

folio  
POLICIER

# ATTICA LOCKE

## Dernière récolte





FOLIO POLICIER



Attica Locke

# Dernière récolte

*Traduit de l'américain  
par Clément Baude*

Gallimard

*Titre original :*  
THE CUTTING SEASON

© Attica Locke, 2012.  
© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

*Couverture : D'après photo © Jeremy Woodhouse / Spaces Images  
/ Photononstop.*

Attica Locke est née à Houston, Texas. Elle vit aujourd'hui à Los Angeles avec son mari et sa fille. Enseignante au Sundance Institute et scénariste pour le cinéma et la télévision, elle travaille actuellement sur la série *Empire*. Après le très remarqué *Marée noire*, *Dernière récolte* est son deuxième roman à paraître en Folio Policier.



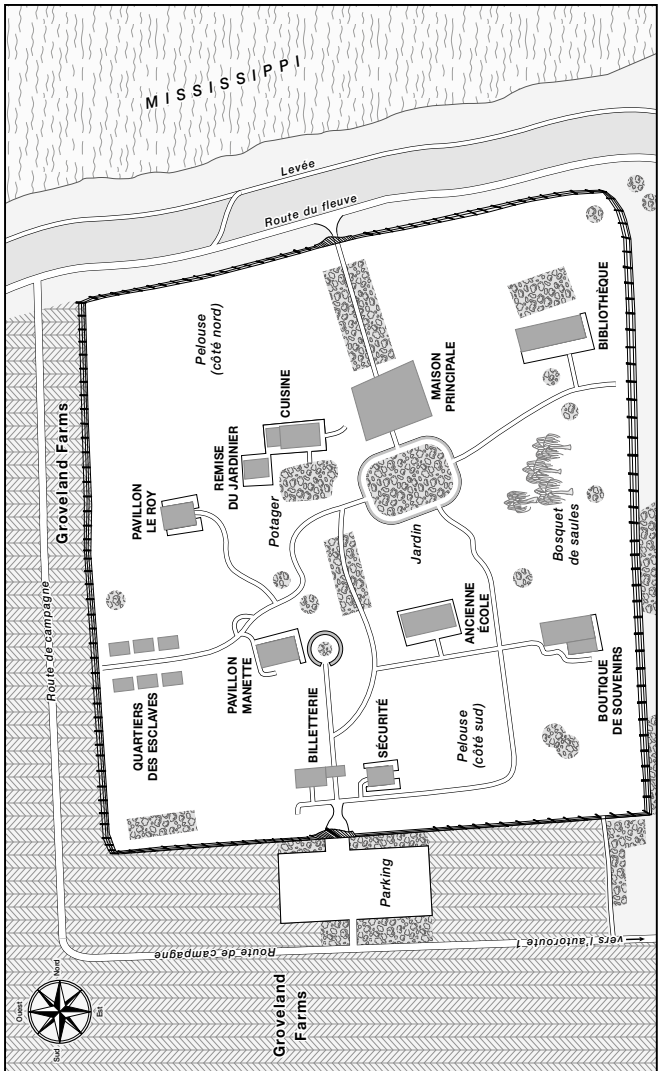


*Pour Odell & Odelia*



On navigue en se repérant aux histoires,  
mais parfois on ne peut s'échapper  
qu'en les abandonnant.

REBECCA SOLNIT



Belle Vie

PREMIÈRE PARTIE

UNE DÉCOUVERTE OBSÉDANTE



*Paroisse d'Ascension, 2009*

C'est lors du mariage Thompson-Delacroix — Caren avait été embauchée une semaine plus tôt — qu'un mocassin d'eau aussi long qu'une Cadillac tomba d'un chêne vert et atterrit comme une corde enroulée, six mètres plus bas, sur les genoux de la future belle-mère de la mariée. La cérémonie ne fut pas interrompue longtemps — après tout, on était en Louisiane. Il fallut quelques minutes pour qu'un des invités du mari, un adjoint du shérif, mette la main sur un fusil de chasse 12-gauge dans la remise du jardinier et dégomme l'animal, et qu'un des serveurs ait la gentillesse d'arroser la pelouse. Tandis que le Mississippi envoyait un vent frais dans l'allée aux grands arbres centenaires, les mariés prononcèrent leurs vœux et respectèrent le programme en s'embrassant face au coucher du soleil. L'intrus alimenta à coup sûr nombre de discussions pendant la réception dans la grande salle. Avant que les serveurs n'attaquent leur quatrième tournée de champagne importé, plusieurs hommes, y compris le petit et propre père Haliwell, firent la queue pour être photo-

graphiés à côté de la vipère, jusqu'à ce qu'un employé de la paroisse vienne, enfin, enlever la carcasse.

Elle y vit tout de même un signe.

Le rappel, en vérité, qu'il ne fallait pas se fier à Belle Vie<sup>1</sup>, à sa beauté.

Que sous cette herbe grasse, sous les jardins impeccables, sous deux siècles d'opulence et par-delà les panoramas époustouflants, il y avait une terre noire, amère, molle, mais dont la force vous saisissait. Caren aurait dû se douter qu'un jour cette même terre vomirait ce qui ne lui servait plus à rien, les secrets qu'elle ne voulait plus garder.

La plantation proprement dite s'étendait sur plus de sept hectares, encadrée au nord par le fleuve et à l'est par les paysages rudes de la paroisse d'Ascension. En faire le tour — la bibliothèque, au nord-est, le magasin de souvenirs, puis au-delà la maison principale, après la cuisine en pierre et la roseraie, les pavillons Manette et Le Roy, l'ancienne école et les quartiers des esclaves — prenait presque une heure. Caren avait appris à se réveiller de bonne heure, quand tout était calme, et à sortir de chez elle avant le lever du jour — elle s'était arrangée pour que Letty vienne à 6 heures au moins trois jours par semaine, pendant que sa fille dormait encore. Six matinées sur sept, elle faisait le tour complet de la propriété, vérifiait chaque centimètre carré, à l'affût d'un parquet rayé, d'un parterre de fleurs desséchés ou de rideaux qui avaient besoin d'être repassés. Une fois, même, elle avait dû changer seule le moteur d'un des ventilateurs au plafond de la terrasse.

1. *Belle Vie* est en français dans le texte. (Toutes les notes sont du traducteur.)



Ces tâches ne la rebutaient pas.

Belle Vie était son travail et elle devait le faire en professionnelle.

Mais jamais elle n'aurait pu prévoir la vision sinistre qui s'offrait aujourd'hui à elle.

Au sud et à l'ouest, au-delà de la clôture haute de presque un mètre cinquante devant laquelle se tenait Caren, les deux cents hectares situés à l'arrière de la propriété des Clancy, vieille de cent cinquante-sept ans, étaient loués depuis longtemps à d'autres pour la culture de la canne à sucre. Des nuages de fumée grise s'élevaient des champs. Les machines étaient de sortie ce matin-là, déjà à l'œuvre. Les moissonneuses étaient aussi grandes et aussi larges que des tracteurs, grosses bêtes trapues dont les moteurs pétaradants dérangent souvent l'environnement local, débusquant les rats, les serpents et les lapins, si bien que chaque année, au moment de la récolte, les animaux cherchaient invariablement refuge sur la propriété de Belle Vie. Luis les avait chassés du jardin, il avait débarrassé sa remise de leurs crottes et, plus d'une fois, piégé un spécimen pour le rapporter chez lui à Dieu sait quelle fin. Or voilà qu'une bestiole avait remué la terre et l'herbe le long de la clôture pour en ressortir ça.

Le corps était couché sur le ventre.

La fosse était tellement peu profonde que ses parois enserraient le cadavre d'aussi près qu'une coquille, comme si la femme morte était sur le point d'éclorre, de sortir de sa gangue pour reprendre cette vie à zéro. Elle était souillée de boue de la tête aux pieds, ses bras et ses jambes étaient calés sous son corps, et sa colonne vertébrale était voûtée. Le mot «foetal» venait à l'esprit.

L'espace d'une seconde, Caren crut qu'elle allait s'évanouir. « Ne la touche pas, dit-elle. Ne touche à rien. »

En ce jeudi matin froid, elle était debout depuis l'aube.

La journée avait déjà mal commencé, avant même que Caren mette le pied dehors... Mais pour une raison totalement différente. Ce matin-là, en se réveillant, elle avait découvert un message sur son portable, un message qui avait déclenché une petite crise parmi le personnel. Donovan Isaacs avait eu le culot de se faire porter pâle pour la troisième fois en deux semaines. Il lui avait laissé un message quasi incohérent à 4 heures du matin et l'avait obligée, une heure durant, à envoyer des mails et à passer des coups de fil, en pyjama, afin de trouver un remplaçant. Elle ne savait pas si c'était parce qu'elle était une femme ou parce qu'elle était noire — une *sœur*, comme il disait —, mais elle n'avait jamais connu un employé aussi peu soucieux de faire bonne impression sur elle. Chroniquement retardataire et injoignable, il répondait de temps en temps aux SMS ou aux appels incessants à sa grand-mère, avec laquelle il vivait tout en suivant des cours à l'université de River Valley et en travaillant ici à mi-temps. Son salaire, comme celui des autres Comédiens de Belle Vie, provenait d'un fonds annuel alloué par le département de la Culture, des Loisirs et du Tourisme de Louisiane, ce qui faisait de son licenciement un vrai cauchemar, mais un cauchemar que Caren était déterminée à affronter. Plus tard, bien sûr. En attendant, elle avait besoin d'un remplaçant pour le rôle de l'Esclave n° 1. Elle était à deux doigts de téléphoner au département théâtre du lycée de Donaldsonville, prête à engager le premier

venu, quand finalement, à 6 h 45, Ennis Mabry répondit à un de ses messages : il avait un neveu qui pourrait reprendre son propre rôle, celui du Chauffeur dévoué de Monsieur Duquesne, de sorte qu'Ennis pourrait reprendre celui de Donovan, qu'il connaissait, jurait-il, par cœur.

« Ne vous en faites pas, mademoiselle Caren, dit-il. Les gamins auront leur spectacle. »

Letty parlait au téléphone de la cuisine lorsque Caren descendit quelques minutes plus tard. Elle était debout devant la gazinière, en train de discuter avec sa fille aînée, que Caren n'avait rencontrée qu'une seule fois, un jour où, la Ford Aerostar de Letty, qui datait de 1992, ne démarrant pas, Gabriela avait dû faire toute la route depuis Vacherie pour passer la prendre. C'était une fille bien, lui répétait Letty au moins une fois par semaine. Elle était dans les meilleures de sa classe, travaillait depuis ses quinze ans et ne traînait pas avec les garçons. Et, trois jours par semaine, la jeune Gabby préparait un petit déjeuner chaud pour ses petits frère et sœur, emballait leurs déjeuners et les emmenait en voiture à l'école, tout ça pour que sa mère puisse arriver au travail avant l'aurore et faire la même chose avec la fille de Caren. Penchée au-dessus d'une casserole de céréales, Letty parlait à voix basse du petit frère de Gabby, dans un espagnol dont Caren ne put attraper que quelques mots : *thermomètre*, *aspirine* et une histoire de *thé bouillant*.

Caren avait deux visites scolaires prévues avant le déjeuner puis, le soir même, dans la maison principale, un cocktail dont il fallait encore arrêter le menu. Mission impossible sans la présence de Letty, sans son

monospace rouillé, sans que les petits Herrera soient prêts pour l'école. Ils étaient tous liés. La vie de Caren, son travail impliquaient que Letty puisse faire le sien. Elle lui serra chaleureusement l'épaule avant de sortir, non sans prononcer un « merci » et dresser mentalement la liste de tout ce qu'elle pourrait imaginer pour lui rendre la monnaie de sa pièce, consciente, au fond, que tout cela ne valait rien quand votre enfant était malade. Elle n'était pas fière de se défilier comme ça. Mais dans sa vie il n'y avait pas grand-chose dont elle fût fière. La fierté comme moyen d'organiser sa vie et son histoire personnelles, voilà bien une chose à laquelle elle avait renoncé depuis longtemps. Il y avait sa fille, et il y avait son boulot.

Dehors, il faisait froid pour un mois d'octobre. Froid et humide. L'air était encore ivre de la pluie qui avait détrempé Belle Vie jusque tard dans la nuit, et une fois encore Caren estima plus sage de prévenir les invités du soir contre une réception en extérieur. Elle allait quand même devoir demander à Luis de sortir au moins une des lampes chauffantes du cagibi de la maison principale. Beaucoup des gens qui payaient pour une soirée à Belle Vie aimaient prendre un digestif sur la véranda après le dîner, sans parler des fumeurs, qui avaient l'habitude de s'y retrouver. La plantation était enfin devenue non-fumeur l'année précédente — du moins la maison principale et les pavillons des invités. Dans l'appartement de trois pièces de Caren, situé au premier étage de l'ancienne *garçonnière*<sup>1</sup> et résidence du contremaître — où étaient également conservées les archives historiques de la plantation —, régnait tou-

1. En français dans le texte.



**ATTICA LOCKE**  
**DERNIÈRE RÉCOLTE**

Cette édition électronique du livre  
*Dernière récolte* de Attica Locke  
a été réalisée le 18 avril 2016  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070469284 - Numéro d'édition : 295615).

Code Sodis : N79610 - ISBN : 9782072652165.

Numéro d'édition : 295617.